

de la maladie dans laquelle il l'observait. La même année, Gruby arrivait à un résultat plus positif : « Comme nous n'avons trouvé constamment, écrit-il, dans la substance blanche du muguet que les végétaux et les cellules de l'épithélium et aucune production d'inflammation, nous croyons être en droit de conclure que le muguet n'est autre chose qu'une plante cryptogame végétant sur la membrane muqueuse vivante. » C'est ce même Cryptogame que, deux ans plus tard, Gruby désignait sous le nom d'*aphthophyte*.

Ce microphyte se présente sous un double aspect : des cellules sphériques ou ovales, réfringentes (fig. 115), et des filaments tubuleux, cloi-

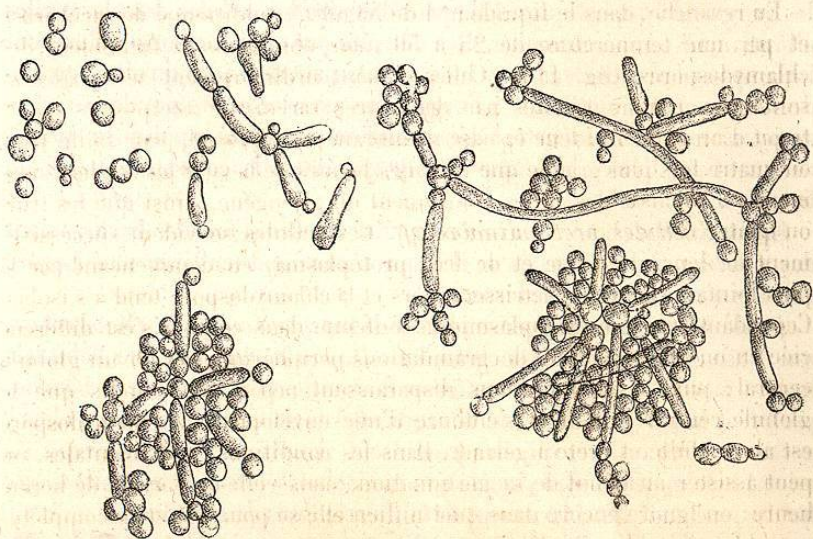


Fig. 115. — *Oidium albicans* à divers états de développement, d'après Linossier et Roux.

sonnés. Les premières mesurent 5 à 7 μ et se reproduisent par bourgeonnement. Les seconds sont larges de 5 à 5 μ , longs de 0^{mm}05 à 0^{mm}50 et même plus; les cellules qui les composent sont placées bout à bout et ont une longueur approximative de 20 μ . Ces filaments se terminent souvent par des cellules arrondies, plus volumineuses, capables de gemmation et anciennement considérées comme des spores; ils se ramifient une ou deux fois et s'intriquent les uns avec les autres, de manière à former un véritable feutrage.

Divers expérimentateurs ont tenté la culture pure du Champignon du muguet. Grawitz, à la suite de recherches insuffisamment rigoureuses, crut pouvoir l'identifier au *Mycoderma vini*, opinion dont Reess démontra l'inexactitude. Plaut l'assimila au *Monilia candida* Bonorden, qui pousse sur le bois pourri; il constata du moins que les cultures d'*Oidium* et celles de *Monilia* ne se distinguaient en rien les unes des

autres; ces dernières, portées dans le jabot du Poulet et du Pigeon, s'y implantent et y produisent une mycose que rien ne distingue du muguet. D'autres encore n'ont voulu y voir autre chose que le banal *Oidium lactis*. Les études de Linossier et Roux⁽¹⁾ sont plus précises : elles nous ont appris, au double point de vue de la morphologie et de la biologie du parasite, des faits d'un haut intérêt.

L'*Oidium* se développe mieux, toutes choses égales d'ailleurs, sur les milieux solides que sur les liquides. Suivant le milieu nutritif, il produit à la fois la forme Levure et la forme filamenteuse ou bien la première seulement. Dans aucun cas, il n'a été possible de provoquer la formation de véritables ascospores analogues à celles de la Levure de bière.

En revanche, dans le liquide n° 1 de Nägeli⁽²⁾, additionné de saccharose et par une température de 25 à 50°, on obtient assez facilement des chlamydo-spores (fig. 114). Celles-ci sont ordinairement terminales et solitaires, parfois réunies par deux, très rarement interposées sur le trajet d'un filament : leur épaisse membrane d'enveloppe, leur taille trois ou quatre fois plus grande que celle des formes de Levure les rendent aisément reconnaissables. Elles renferment du glycogène, ainsi que les trois ou quatre *cellules préterminales* (g). Ces cellules se vident successivement de leur glycogène et de leur protoplasma, en commençant par la plus lointaine; elles se flétrissent alors et la chlamydo-spore tend à s'isoler. Cependant la masse protoplasmique contenue dans celle-ci s'est différenciée en un grand nombre de granulations périphériques et en un globule central; puis les granulations disparaissent peu à peu, tandis que le globule central grossit et s'entoure d'une enveloppe. La chlamydo-spore est alors adulte et prête à germer. Dans les conditions expérimentales, on peut assister au début de sa germination, mais celle-ci s'arrête de bonne heure; on ignore encore dans quel milieu elle se poursuit et se complète.

Gubler a établi, dès 1847, que le muguet ne se développe que si le mucus buccal est franchement acide; cette assertion a été reconnue exacte par une Commission académique au nom de laquelle A. Chatin, en 1858, présenta un rapport concluant dans ce sens. En effet, rien n'est plus facile que de s'assurer de l'acidité des muqueuses sur lesquelles le Champignon est venu s'implanter. Comme corollaire, on conseille les alcalins et spécialement les eaux minérales (Vichy, etc.) pour détruire le microphyte. Et pourtant, Linossier et Roux tirent cette conclusion de leurs expériences, que les alcalins, loin d'entraver le développement du muguet, l'activent au contraire. Cette singulière contradiction n'est qu'apparente.

(1) G. Roux et G. LINOSSIER, Recherches morphologiques sur le Champignon du muguet. *Arch. de méd. expér.*, I, p. 62, 1890. — G. LINOSSIER et G. ROUX, Recherches biologiques sur le Champignon du muguet. *Ibidem*, p. 222, 1890.

(2) Liquide constitué par une solution de tartrate d'ammoniaque au centième, additionnée d'une petite quantité de phosphate bipotassique (0^{gr},10), de sulfate de magnésie (0^{gr},02) et de chlorure de calcium (0^{gr},01).

Tout d'abord, une alcalinité un peu forte a pour premier résultat de ralentir la végétation de l'*Oidium* jusqu'au moment où elle est partiellement saturée, par suite des réactions chimiques qui accompagnent cette végétation : des additions répétées d'alcali empêchent cette saturation et

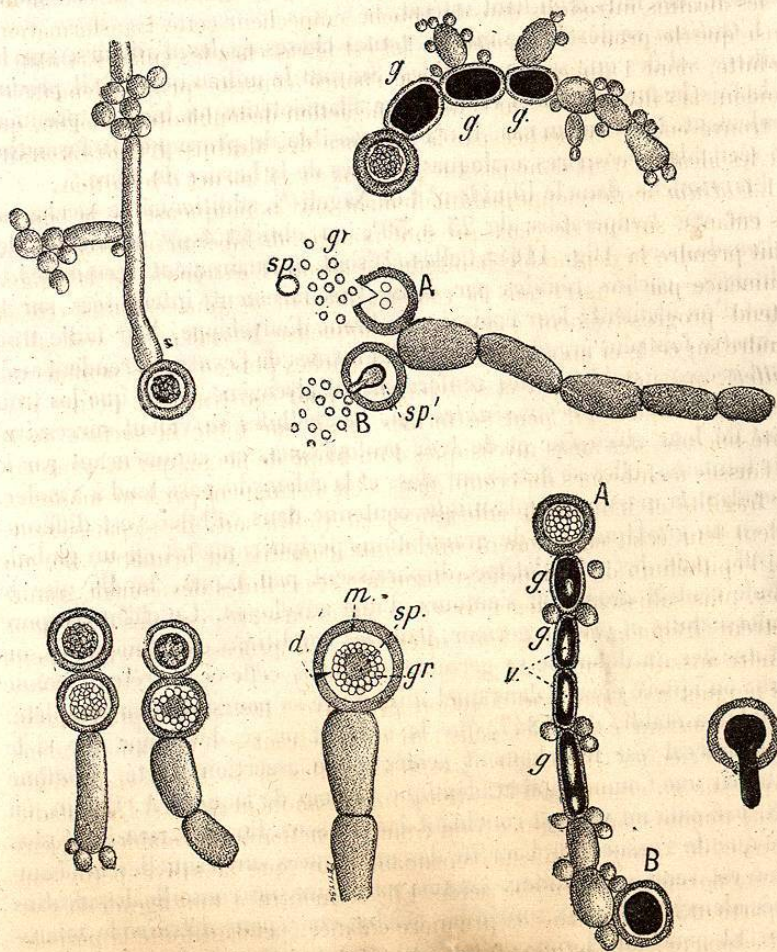


Fig. 114. — Filaments d'*Oidium albicans* développés dans le liquide de Nægeli additionné de saccharose; ils portent des chlamydospores à divers états de développement; d'après Linossier et Roux.
d, déchirure de l'enveloppe de la chlamydospore. — *g*, cellules préterminales chargées de glycogène. — *gr*, granulations entourant la spore ou globule central. — *m*, membrane d'enveloppe de la chlamydospore. — *sp*, spore ou globule central. — *v*, vacuoles apparaissant dans les cellules préterminales au moment où elles vont se vider.

peuvent rendre permanent cet état initial de gêne. De plus, l'alcalinité ramène le Champignon à la forme Levure exclusive, ce qui réduit son volume, le rend moins cohérent et diminue son adhérence à la muqueuse.

Enfin, les alcalins exercent une action remarquable sur les substances dont le parasite se nourrit. Ni la salive, ni le lait, ni les amylacés ne lui fournissent un aliment suffisamment riche ou assez facilement assimilable. Mais quand le lait a été modifié par la salive, la lactose s'est partiellement transformée en glycose, que le Champignon peut assimiler directement; or les alcalins introduits dans la bouche empêchent cette transformation, ainsi que le prouve l'expérience. Tel est le cas chez les enfants. Quant à l'adulte, dont l'alimentation hydrocarbonée consiste principalement en amidon, la salive exerce sur celui-ci une action dédoublante analogue, qui se trouve encore empêchée par la présence des alcalins. L'*Oidium* traité par les alcalins n'est donc pas tué par ceux-ci : il meurt d'inanition.

L'*Oidium* se développe habituellement sur la muqueuse de la bouche des enfants, surtout de ceux qui sont nourris au biberon ou auxquels on a fait prendre la déplorable habitude du suçon. L'extrémité de la langue commence par rougir, puis la rougeur devient de plus en plus vive et s'étend progressivement à toute la muqueuse buccale. On voit alors poindre sur celle-ci un semis de taches blanches plus ou moins confluentes (*millet*), qui s'élargissent et se rejoignent pour constituer de petites plaques mamelonnées. Il peut se former ainsi, sur toute la surface de la cavité buccale, des amas mycosiques d'un blanc de neige, qui ressemblent aux fausses membranes du croup, mais s'en distinguent par leur mollesse, leur fragilité et leur faible adhérence; en vieillissant, ils s'épaississent, perdent leur éclat et prennent une teinte jaunâtre ou brunâtre. De son côté, l'épithélium de la bouche se tuméfie : ses cellules deviennent granuleuses, puis subissent la dégénérescence graisseuse; les cellules d'*Oidium* pénètrent fréquemment à leur intérieur; ce processus morbide peut atteindre aussi les glandes.

Le muguet n'est pas une affection primitive : les spores qui l'engendrent se trouvent répandues dans l'air et pénètrent à tout moment dans les voies aériennes (Dechambre); toutefois, elles ne se fixent et ne végètent que sur un organisme débilité ou insuffisamment nourri. La maladie est donc toujours subordonnée à un trouble fonctionnel préalable, souvent inappréciable, assez manifeste cependant pour que la salive perde son alcalinité normale et devienne acide. Elle se montre à tout âge de la vie, mais particulièrement dans la première enfance, pendant toute la période de l'allaitement; elle est plus fréquente pendant les cinq ou six premiers mois, plus commune aussi en été qu'en hiver; c'est l'une des premières manifestations de l'athrepsie. Elle s'observe aussi très fréquemment, chez les adultes, dans le cours ou à la fin des grandes maladies fébriles, par exemple de la fièvre typhoïde : les cachexies, la tuberculose, le cancer, le diabète, surtout dans leur dernière période, y prédisposent également. On peut la voir enfin, mais très rarement, chez des adultes en parfaite santé : Freudenberg en cite deux cas et Seifert un cas.

Cette affection ne revêt point le caractère épidémique, mais elle est très contagieuse (Delafond), comme sa nature parasitaire permet d'ailleurs de

le supposer. Elle peut être transportée de la bouche de l'enfant au sein de la nourrice, se développer sur le mamelon, puis contaminer un autre enfant auquel la nourrice aurait donné à téter. En 1857, Mignot a publié une observation qui met le fait hors de doute, et Gubler a cité d'autres faits du même genre. D'autre part Sirus Pirondi a inoculé le muguet à des enfants et Delafond l'a transplanté avec succès sur des Agneaux, par le simple transport d'une parcelle de fausse membrane sur la langue, mais à la condition que l'animal fût débilité et la salive acide.

Le Mouton n'est d'ailleurs pas le seul animal capable de contracter le muguet : l'affection est connue aussi chez le Chat, le Chien, le Dindon et la Poule. Si l'on a lésé préalablement la bouche, le pharynx ou l'œsophage, on peut facilement inoculer la maladie aux animaux susdits.

Du pharynx, le muguet peut se répandre dans divers autres organes. Valentin l'a vu envahir l'oreille moyenne d'une fillette de neuf ans. Parrot l'a observé sur l'épiglotte, les cordes vocales inférieures et jusque dans les alvéoles pulmonaires; il ne l'a pas vu dans la trachée et doute qu'il puisse se développer sur les épithéliums vibratiles. En effet, les cinq observations de muguet dans la trachée, publiées ultérieurement par M. B. Schmidt, ne sont guère probantes; elles s'expliquent plutôt par le fait de la déglutition de quelques fragments de fausses membranes fixées dans l'arrière-bouche. Le cas de Legay et Legrain est plus intéressant, bien que l'autopsie n'ait pas été faite : un homme de vingt-huit ans était atteint de tuberculose pulmonaire; ses crachats renfermaient un petit nombre de Bacilles tuberculeux, en même temps que de longs filaments présentant une ou deux ramifications et dépourvus de spores. Comme le prouvèrent les cultures, il s'agissait de l'*Oidium albicans* : du pharynx, où il avait siégé peu de temps avant, il s'était fixé soit dans la trachée, soit dans le poumon.

En somme, les accidents de ce genre semblent être fort rares, et c'est plus ordinairement le long du tube digestif que se propage la mycose.

Vogel a nié que le muguet puisse se développer sur l'épithélium cylindrique; quand on en trouve les fausses membranes dans l'œsophage ou l'estomac, c'est, a-t-il prétendu, que celles-ci ont pris naissance dans un point plus élevé du tube digestif; elles ont été simplement dégluties et n'adhèrent pas à la muqueuse.

Il est possible que les choses se passent ainsi dans plus d'un cas, mais cette opinion trop exclusive est en contradiction avec certaines observations. L'*Oidium* est capable de se fixer à la muqueuse œsophagienne et de s'y développer aussi normalement que dans la cavité bucco-pharyngienne. En 1874, Wagner constatait un cas de muguet œsophagien chez un enfant de quatorze semaines; les spores peuvent s'implanter sur un épithélium absolument intact, mais une desquamation épithéliale leur prépare ordinairement le terrain; le parasite s'insinue dans l'épaisseur de l'épithélium, dont les couches superficielles se détruisent, alors que la couche profonde ne subit aucune modification notable; les spores pourraient même péné-

trer dans les vaisseaux et provoquer une embolie. En 1879, Damaschino démontrait à son tour l'existence du muguet œsophagien chez une fille de dix-neuf ans : des filaments grisâtres, parallèles entre eux, s'enfoncent dans la profondeur de l'épithélium, mais sans pénétrer dans le chorion; d'autres tubes plus volumineux, blancs, cloisonnés, rampant au milieu des couches superficielles de l'épithélium, portent des spores à leur extrémité.

Depuis lors, le nombre des cas de muguet œsophagien a augmenté notablement : Léo Bompard⁽¹⁾ en a publié neuf observations chez des adultes, trois hommes âgés de dix-huit à trente-quatre ans et six femmes âgées de vingt-trois à cinquante-deux ans. Les fausses membranes se développent le plus souvent aux deux extrémités du tube œsophagien; elles peuvent être confluentes et former un revêtement continu au tiers supérieur et au tiers inférieur, alors que la partie moyenne est libre ou ne présente que quelques îlots disséminés. Elles s'arrêtent brusquement au niveau du cardia, sans pénétrer dans l'estomac; c'est ordinairement à 1 ou 2 centimètres au-dessus de cet orifice que les lésions causées par le parasite sont le plus marquées : la muqueuse est détruite et les fibres musculaires sont mises à nu; la fin de la déglutition s'accompagne toujours de douleurs plus ou moins vives.

Dans un cas particulièrement grave, survenu chez un diabétique, Langerhans a vu les fausses membranes revêtir toute la surface de l'œsophage : les filaments oïdiens pénétraient profondément dans l'épithélium, sans pourtant atteindre nulle part le tissu muqueux. Celui-ci était le siège d'une vive inflammation purulente et les globules de pus avaient envahi les couches épithéliales profondes, dans lesquelles le Champignon ne pénétrait pas; on ne put déceler la présence d'aucun microbe de la suppuration.

Malgré l'acidité normale du suc gastrique, le muguet stomacal semble être rare : Zalesky en a rapporté un cas en 1864 et Parrot six cas en 1869; Lancereaux l'a vu plusieurs fois sur la muqueuse gastrique, chez des enfants morts d'inanition ou d'athrepsie. On peut trouver, en effet, des cellules ou des filaments dans les mucosités, mais ils ne sont pas adhérents à la muqueuse et ont été, sans nul doute, déglutis avec la salive. Chez aucun de ses sujets, Bompard n'a observé le vrai muguet de l'estomac, bien qu'il l'ait recherché avec une attention spéciale.

Le muguet se voit encore parfois à l'anus, aux grandes lèvres (Giulini), et jusque dans le vagin des femmes enceintes. Haussmann, qui a bien observé ces faits, a tenté de produire chez la Lapine une mycose vaginale, en inoculant aussi bien le *Penicillium glaucum* que l'*Oidium albicans*, pris dans le vagin d'une femme enceinte : ses 22 expériences ont été négatives.

(1) L. BOMPARD. Étiologie du muguet. Observations du muguet de l'œsophage chez l'adulte. Thèse de Paris, 1880.

Nous avons vu que l'*Oidium* peut s'enfoncer dans l'épithélium; il peut même parfois pénétrer plus profondément, envahir le chorion muqueux et même tomber dans la lumière des vaisseaux sanguins, comme E. Wagner l'a constaté. On conçoit donc que le parasite puisse être transporté au loin par le torrent circulatoire et qu'il se forme ainsi des métastases en divers organes. Chez un enfant qui présentait du muguet de la bouche, du pharynx et de l'œsophage, Zenker a vu dans l'encéphale de petits abcès renfermant des cellules d'*Oidium* en voie de germination, entremêlées aux globules du pus. Chez une fillette de dix ans, morte de fièvre typhoïde avec muguet de la bouche, du pharynx et de l'œsophage, Schmorl⁽¹⁾ a trouvé les reins hypertrophiés et infiltrés d'une masse de petits abcès miliaires, dans lesquels nageaient les éléments de l'*Oidium*; ce même microphyte existait aussi dans la rate.

Ces faits intéressants sont plus fréquents qu'on ne pourrait croire, et l'on attribue certainement au muguet une signification pathologique trop restreinte. Heller⁽²⁾ a procédé 38 fois à l'examen d'organes atteints de muguet: le Champignon se trouvait 4 fois dans l'épithélium seulement; il avait envahi 17 fois le tissu conjonctif et 12 fois les vaisseaux sanguins; dans ce dernier cas, il y avait 6 fois thrombose des vaisseaux. Les filaments oïdiens sont renflés en massue à l'extrémité par laquelle ils s'enfoncent perpendiculairement dans la muqueuse. L'épithélium qu'ils traversent se modifie peu ou point; le tissu conjonctif ne prend plus les réactifs colorants, il est nécrosé, et une épaisse troupe de leucocytes s'accumule autour de lui, toute prête pour la phagocytose.

Il ne paraît donc pas surprenant que l'*Oidium* puisse causer une mycose généralisée expérimentale, comme c'était le cas pour les *Mucor*. En l'injectant en culture pure dans la chambre antérieure de l'œil ou dans le corps vitré, Grawitz l'a vu se multiplier et envahir ces milieux; en l'introduisant dans le péritoine, Plaut a obtenu un résultat analogue; ni dans un cas ni dans l'autre, l'affection n'a le caractère d'un abcès. En faisant l'injection dans les veines du Lapin, Klemperer⁽³⁾ a obtenu une mycose générale; l'aspect macroscopique était le même que dans la mycose mucorienne ou aspergillienne. A Lyon, G. Roux et Linossier⁽⁴⁾ ont repris ces expériences, en les précisant, avec un égal résultat. Enfin, Charrin et Ostrowsky⁽⁵⁾ ont vérifié récemment ces expériences et en ont tiré d'intéressantes déductions biologiques.

(1) G. SCHMORL, Ein Fall von Soormetastase in der Niere. *Centralblatt für Bakteriologie*, VII, p. 529, 1890.

(2) HELLER, Beiträge zur Lehre vom Soor. *Deutsches Archiv für klinische Medizin*, p. 125, 1894.

(3) G. KLEMPERER, Ueber die Natur des Soorpilzes. *Centralblatt für klin. Med.*, VI, p. 849, 1885.

(4) G. ROUX, Champignon du muguet. *Lyon médical*, LXII, p. 307, 1889. — G. ROUX et LINOSSIER, Sur la mycose expérimentale due au Champignon du muguet. *Ibidem*, p. 327.

(5) CHARRIN et OSTROWSKY, L'*Oidium albicans*, agent pathogène. Pathogénie des désordres morbides. *Comptes rendus de l'Acad. des sc.*, CXX, p. 1234, 1895.

Oidium subtile (R. Blanchard, 1895). — Synonymie: *Oidium subtile cutis* V. Babès, 1882.

Clozel de Boyer et d'Antin⁽¹⁾ ont découvert ce parasite chez des enfants cachectiques atteints d'affections pustuleuses: en pratiquant des coupes microscopiques des pustules, ils ont trouvé, dans les parties superficielles de l'épiderme, des spores en abondance et des filaments mycéliens moins nombreux, mais pénétrant parfois jusque dans le corps muqueux de Malpighi. Ces observateurs ont fait leurs recherches à l'hospice des Enfants-Assistés; il s'agissait, pensent-ils, « d'une végétation banale, se développant sur les croûtes dans certaines conditions favorables d'humidité, de mollesse de l'épiderme, dans un certain milieu, tel que celui des crèches ». Ils considèrent ce parasite comme un *Oidium*, mais il est plus petit que l'*Oidium albicans*; il se termine par des conidies effilées en poire, avec une sorte de cil apical; ses bifurcations se font parfois à angle droit et sont moins nombreuses que dans le Champignon du muguet; celui-ci est d'ailleurs d'aspect plus moniliforme et plus cylindrique.

C'est peut-être ce même microphyte que Babès⁽²⁾ a vu chez une femme qui présentait, sur la moitié droite de l'abdomen et à la face antérieure de la cuisse, une série d'ulcères arrondis, larges comme un petit pois ou même trois à quatre fois plus larges. Ces ulcérations s'enfonçaient jusque dans le derme et même plus profondément; leur bord était abrupt et entouré d'une zone rouge; elles étaient recouvertes d'une croûte large de 6 à 7 millimètres, épaisse de 2 à 3 millimètres, et constituée par un mycélium. Dans le derme, prenaient naissance des filaments serrés, parallèles les uns aux autres, rectilignes, homogènes ou cloisonnés, larges de 6 μ ; ils se bifurquaient bientôt et s'entremêlaient pour former un tissu d'abord serré, puis plus lâche, à la surface duquel les filaments se terminaient par des conidies allongées, oviformes, parfois étranglées en sablier. Ce Champignon se cultivait aisément; inoculé au Lapin, il reproduisait la maladie au bout de trois à cinq jours; on pouvait alors inoculer un second Lapin avec succès.

Rhodomycetes Kochi von Wettstein, 1885. — Il se trouve dans l'estomac, dans certains cas de pyrosis; il forme à la surface de la muqueuse une végétation produisant des spores. Celles-ci sont ramenées dans la bouche et rejetées avec les crachats: c'est ainsi qu'on peut voir se développer à la surface des crachats, par une température modérée, des plaques mycéliennes rosées ou jaunâtres, larges de 8 à 15 centimètres, épaisses de 1 à 2 millimètres⁽³⁾.

Le mycélium est incolore, constitué par des filaments larges de 6 à

(1) H. C. DE BOYER et d'ANTIN, Note sur un parasite végétal, du genre *Oidium*, observé à la surface de quelques affections pustuleuses chez les enfants. *Progress médical*, IX, p. 1025, 1881.

(2) V. BABÈS, Ein neuer pathogener Schimmelpilz. *Biolog. Centralblatt*, II, p. 569, 1882.

(3) R. VON WETTSTEIN, Untersuchungen über einen neuen pflanzlichen Parasiten des menschlichen Körpers. *Sitzungsber. der Wiener Akad. der Wiss., math.-naturw. Classe*, XCI, p. 57-58, 1885.

16 μ ; les hyphes sporifères sont dressées, roses et ramifiées; chacune de leurs branches se termine par un chapelet de conidies longues de 15 à 20 μ , larges de 6 à 16 μ , à formation basifuge. On voit aussi sur les filaments des spores durables dispersées çà et là.

Les conidies ressemblent tout à fait aux cellules des *Saccharomyces* et des *Oidium*: elles germent comme celles-ci, mais ne semblent pas produire d'ascospores; elles conservent très longtemps, au moins quinze mois, leurs facultés germinatives. Elles germent plus vite à l'obscurité qu'à la lumière et sont très sensibles au froid: un grand nombre sont incapables de germer après deux heures d'exposition à -7° . De même, beaucoup meurent après une heure et demie à deux heures d'exposition à 90° ; toutes sont mortes au bout du même temps, par une température voisine de 100° . Les spores durables résistent à 115° , mais meurent après deux heures d'exposition à 120° . L'optimum de température pour les conidies est voisin de la température du corps humain.

Ce Champignon se trouvait dans les crachats dont faisait usage une certaine personne; il disparaissait quand celle-ci s'absentait, pour apparaître là où elle se trouvait: il existait donc une relation évidente entre le microphyte et l'Homme. On chercha dans les crachats et on y trouva des spores: celles-ci, cultivées, donnèrent un Champignon identique à celui qui se développait spontanément dans les crachats. La culture ne se fait pas dans la salive, mais elle réussit très bien dans le suc gastrique artificiel: on constate en même temps qu'il se produit une faible fermentation, ayant pour conséquence un léger dégagement gazeux et une augmentation de l'acidité.

Il est donc vraisemblable que le *Rhodomyces* habite réellement l'estomac de l'Homme: les expériences faites par von Wettstein sur trois Chats à jeun, auxquels il fait prendre une grande quantité de conidies dans du lait, ne laissent aucun doute à cet égard. Dix-huit heures après l'ingestion, on examine l'estomac; les conidies y ont germé et le mycélium est déjà bien développé.

Un autre individu également atteint de pyrosis avait ce même parasite dans les crachats; chez d'autres, on l'a cherché vainement. On peut donc dire que le *Rhodomyces* n'est en rapport qu'avec certaines formes de pyrosis; mais alors on constate une relation directe entre la gravité de la maladie et l'abondance des Champignons. En végétant sur la muqueuse gastrique, il cause des fermentations anormales et augmente l'acidité du contenu de l'estomac.

L'organisme que nous venons d'étudier est un *Fungus imperfectus*, dont il est difficile d'établir les affinités. Fr. Ludwig appelle *Rhodomyces dendrorhous* un microphyte peut-être voisin de celui-ci, qui se trouve parfois, au printemps, dans le suc s'écoulant de la section des branches du Hêtre et qui le colore en rouge.

Monilia sputicola Galippe, 1885. — Bornons-nous à mentionner ce

microphyte, trouvé par Galippe⁽¹⁾ dans la salive. Il n'a pas été revu depuis et ne semble pas être pathogène; il provenait apparemment d'une spore banale, arrivée fortuitement dans la bouche.

PÉRISPORIACÉES

On désignait jadis sous le nom de Pyrénomycètes la réunion des Périsporiacées et des Sphériacées, dont on fait maintenant deux ordres distincts. Ces Champignons ont en effet pour caractère commun de former leurs ascques au milieu d'une masse plus ou moins abondante, appelée périthèce. Dans la pratique, on a rarement l'occasion d'observer ce dernier; il n'y a donc pas lieu pour nous d'insister sur ce caractère. Il existe aussi d'ordinaire un appareil conidien, sur lequel les conidies se développent de façon diverse.

A l'ordre des Périsporiacées appartiennent les Érysiphées, les Tubéracées et les Aspergillées. Les premières sont parasites des Phanérogames; les secondes, qui comprennent la Truffe et les formes voisines, sont toutes souterraines et probablement aussi parasites des plantes; les dernières sont au nombre des Moisissures les plus répandues; elles seules nous intéressent.

Les ASPERGILLÉES comprennent les trois genres *Penicillium* Link, *Aspergillus* Micheli et *Sterigmatocystis* Cramer: on les distingue aisément à la structure de leur appareil conidien, qui se développe à l'extrémité de filaments libres, dressés sur le mycélium.

Chez les *Penicillium*, le filament conidifère est cloisonné; il se termine par un certain nombre de courtes ramifications, sur chacune desquelles se forment côte à côte deux ou trois articles en forme de bouteille ou *stérigmates*; chacun de ceux-ci produit alors une ou deux chaînes de conidies, par voie de bourgeonnement basipète. Au niveau de chacune des cloisons du filament conidifère, il peut se produire aussi, de haut en bas, des ramifications qui se comportent comme les précédentes: elles s'appliquent contre le filament principal et leur ensemble constitue un véritable pinceau.

Penicillium glaucum Link. — Il est extrêmement répandu dans la nature; c'est la Moisissure ordinaire du pain. On l'a trouvé chez le Lapin, dans les cas de catarrhe de l'oreille. Siebenmann donne le nom de *Penicillium minimum* à un organisme qu'il a vu aussi produire la myringomycose chez l'Homme.

Après avoir injecté dans la veine jugulaire de plusieurs Chiens 8 ou 10 centimètres cubes d'eau tenant en suspension des débris de ce micro-

(1) V. GALIPPE, Note sur un Champignon développé dans la salive humaine. *Journal de l'anatomie*, XXI, 1885.